

J'ai poussé la vieille et grosse porte entrouverte. Le tribunal est silencieux et désert. L'audience mensuelle de quinze heures terminée, le quelque personnel affecté à Saint-Laurent-du-Maroni a quitté les lieux, laissant à la concierge le soin plus tard d'en verrouiller soigneusement l'entrée. Il est à peine six heures et dans le jour qui finit, je préfère à ce silence morne aller une nouvelle fois contempler à quelques mètres, l'immense nuit équatoriale descendant bientôt sur le grand fleuve.

Un fleuve immense et lent, coulant une eau lourde, tantôt couleur de boue, tantôt couleur d'or, formidable charroi de toutes les eaux de la Guyane de l'ouest. Les moustiques y sont féroces, vous transperçant la peau à travers la chemise, mais les derniers criaillements des oiseaux battant leurs ailes vers les nids dans les grands arbres, les premières notes du concert rituel des grenouilles et crapauds-buffles, le moteur assourdi des dernières pirogues, tout ce vacarme de la nuit qui vient, avec en fond, les premières lumières tremblantes de la rive en face au Surinam, tout cela vaut bien quelques cuisantes boursouflures...

Enfin, quand la nuit est tout à fait venue, et elle vient si vite qu'en quelques minutes la berge pleine d'herbes et de boue, devient inquiétante et noire, je me décide à rentrer. La rue où se tient le tribunal de Saint-Laurent-du-Maroni mène vers le fleuve, et oblige à passer devant la grande porte de briques de l'ancien bagne, avec son

étrange inscription «Camp de la transportation», en lettres épaisses et noires.

J'avais bien sûr visité ce qui reste encore debout de l'ancien pénitencier, des baraques, des bureaux, les ruines des cellules, rien que de très dégradé, tenant par miracle, sous les assauts de la végétation et du laissez-aller général, ou plutôt d'un accord collectif et secret favorable à l'extinction inéluctable et programmée de notre mémoire. Mais ce soir, dans la nuit naissante, les hauts murs et surtout cette porte terrible, qui ne peut manquer d'évoquer celle de tous les camps où on a enfermé les hommes, ont pris une teinte plus sinistre que les jours précédents. Instinctivement, alors que j'avais préféré la grande esplanade herbeuse qui s'étend devant cette entrée, à la rue aux trottoirs défoncés et pleins d'eau de la dernière averse, «une simple rosée» me dit souvent la concierge, mais il faut les avoir subies, ces trombes équatoriales qui vous jettent soudainement dans le cou une eau tiède, je fais un grand arc de cercle qui m'évite de trop longer les bâtisses. Et tant pis pour mes mocassins si les cordonniers italiens ne les ont pas faits pour les rosées guyanaises ! Je frissonne ; ce n'est pas la brise douceâtre venue du fleuve, et plus loin de la mer ; c'est le Camp de la transportation.

Le tribunal est encore plus désert. Je vais voir la concierge, pour qu'elle ne s'effraie pas de ma présence tardive. Mon hôtel est quelconque, plutôt moche, et j'ai repéré dans la bibliothèque quelques vieux ouvrages que le temps a disputés aux terribles termites. Que de vénérables jurisprudences ainsi traversées de galeries sinueuses, d'où galopent affolés les insectes qu'on dérange ! Il y a surtout entassés sur des étagères, et suspects d'en abriter sûrement d'entières colonies toujours actives, de formidables recueils de l'ancien tribunal, toute la vie judiciaire du bagne, et que je suis bien décidé

à compulser. Les bureaux sont tous vides, mais aucun ne me montre assez de ce charme ancien que j'aime pour m'accueillir en ami, trop d'écrans, de claviers et de fils sortant de multiprises blanches, aussi je me rabats vers le seul lieu qui me paraît pouvoir convenir à mes lectures, la vieille salle d'audience. Des murs d'un jaune un peu safrané, le plafond aux moulures blanches, toutes vieilles et fendillées, et les pales hélicoptériennes criblées de chiures de mouches du poussif ventilateur colonial, un vieux mobilier de bois sombre et canné, tout cela a un air suavement suranné. Un fauteuil inconfortable, d'une raideur toute présidentielle, est ce que j'ai trouvé de mieux, et trônant ainsi solitaire et nocturne sur un tribunal de fantômes, je me suis mis à feuilleter au hasard de leurs cavernes termitières, les premiers volumes piochés à grands effets de poussière dans ce qui restait de la bibliothèque. 1931, 1932, 1933 ; j'ai eu la main heureuse, les années se suivent.

Ce que je lis, quand des pages entières n'ont pas été dévorées, c'est, tracés à l'encre un peu violette et fanée, des centaines de jugements, transcrits en rondes et déliées délicates qui auraient fait soupirer de contentement mon grand-père instituteur.

A comparu le sieur Perlin, Baptiste, Jules, Marie, cultivateur, né le 26 avril 1896 à Rabou, département des Hautes-Alpes, forçat libéré..., et aussi le sieur Jacquélet Jacques, ses parents ne s'étaient pas bien fatigués pour le prénom, ouvrier, né le 2 février 1901... forçat libéré, et tant d'autres encore, dont les prénoms me font plutôt songer aux monuments aux morts de la grande guerre... Les André, les Marie, les Pierre, les Jean, ça sent sa campagne, la ferme des vieux qu'on quitte pour tenter sa chance à la ville, les corps en sueur dans l'été brûlant des moissons, la charrue que l'on mène dans le sillon gras derrière les bœufs lourds tout auréolés de mouches ; tan-

dis que les Gustave, les Jules, les Amédée, ça vous a tout de suite un air canaille, sur les boulevards le soir, après l'atelier et l'absinthe. Forçats libérés... Qu'avaient-ils donc fait tous ces bonshommes, pour remplir à eux seuls les registres loqueteux de ce vieux tribunal ? A été trouvé en état d'ivresse publique devant l'église à injurier les fidèles sortant de la messe, bigre ! Cent francs d'amende, c'est pas trop lourd ; s'est battu avec un relégué et a prétendu qu'il avait été provoqué, un mois de prison chacun, sans sursis, ah tout de même ! Vol de légumes au marché au préjudice de... quinze jours, bon, c'est pas si sévère que ça... ce devait être des légumes pourris... ; ah, plus grave : trois mois pour rébellion et outrage à agent... voyons, qu'est-ce qu'il lui a dit au pandore ? Il l'a menacé de lui en f... une sur la g..., de nos jours on écrit tout, sans points de suspension, le greffier a du être élevé chez les frères... Tiens ! Un an ! C'est sûrement plus grave, voyons... a aidé à l'évasion des relégués Latouille Joseph, dit la Filoche, Gratien Emile et Chaussard Pierre... comment a-t-il fait ce brave Agnetti Giulio, quel joli nom, un italien ou un corse, sûrement une fleur de pavé du côté de Pigalle, non, il est né à Beaucaire, ce devait être le fils d'un de ces journaliers piémontais venu gagner son pain et son litre chez quelque paysan de Provence... et malin, avec ça,... a conduit les évadés surnommés jusqu'à Iracoubo chez la femme Joseph Emeline où ils ont été repris... c'était pas forcément le bon chemin pour gagner la liberté... dénoncé par les évadés... tiens donc, c'était prévisible mon pauvre Giulio, quand la belle tombe à l'eau, c'est chacun pour soi !

Dehors, dans le jardin qui sépare la rue du tribunal, les grenouilles s'en donnent à cœur joie, parfois dominées par le coup de scie lancinant de ce qui doit être une monstrueuse cigale. Les moustiques me dévorent les chevilles, c'est ce qu'ils préfèrent. Dans le cône de

lumière jaune de la lampe, je m'efforce de déchiffrer les pages suivantes, à travers les jolies galeries qui s'enfoncent dans l'épaisseur du papier. Exit Agnetti, trop confiant ou qui sait, pas assez rusé, peut-être a-t-il voulu profiter de leur argent et les laisser en plan, j'ai lu des récits de ce genre ; voilà plus amusant : Labrosse Ernest, forçat libéré, qui s'en est pris au sieur Colloni Ange, surveillant-chef, pas de doute, celui-là c'est bien un Corse, en pleine rue, devant l'entrée du camp. Tiens, juste en face... il devait avoir ses raisons, le pauvre diable ! Six mois... on ne badinait pas avec l'autorité pénitentiaire à cette époque.

Le ventilateur ronronne comme un vieux chat asthmatique. Il fait chaud. Il doit être tard. Ici, la nuit tombe si tôt, qu'on a toujours l'impression de veiller passé neuf heures du soir ! Encore un coup d'œil au registre 1933, et puis je rentre...

